

Comme une vague qui s'échoue puis se retire, le flux des élèves se déverse dans la cour. En cette fin de journée de vendredi, la plupart des lycéens ont fini leur semaine. Et pour les quelques classes qui affrontent cette dernière heure si longue à passer, le week-end est proche. Et après cet avant-dernier va et vient, les couloirs redeviennent silencieux, les portes refermées sur les ultimes courageux.

Je finis de ranger les boîtes de petites billes avec lesquelles les élèves ont fabriqué les modèles moléculaires successifs demandés. Djibril n'a pas réussi à terminer et, sur sa table, le squelette non achevé de la molécule de méthane (un atome noir de carbone avec seulement trois autres blancs d'hydrogène), trône, bancal. Pourtant la formule écrite était bien CH_4 , le 4 étant visible sur le document donné à tous, il fallait quatre boules blanches !

Il me faut dix minutes pour remettre tout en ordre. Et ensuite, comme d'habitude, je descends les marches afin de passer en salle des professeurs avant de m'en aller.

Tout est éteint dans le grand hall et seule une lueur au loin éclaire mon chemin. Normal, tous les enseignants doivent être partis ou alors sont encore en cours. La porte est grande ouverte, comme toujours, et je l'atteins en quelques enjambées.

Mais je m'arrête : saisi, incapable de bouger, stoppé par une vision irréaliste.

Le petit chauve, notre détesté proviseur, est assis sur la grande table où nous prenons de concert nos cafés salvateurs aux récréations. Il a sa tête plongée dans le décolleté de Noémie, la jeune professeure de français, nouvellement arrivée au début de l'année.

Je reste planté là, à regarder ce ballon de peau luisante, même dans la pénombre, aller et venir entre les seins de la jeune femme.

Ma première pensée est de m'insurger : « Comment peut-elle avec un tyran pareil ! ».

Mais cette idée machiste et ridicule me quitte dès que je croise son regard apeuré. Des larmes rendent ses yeux translucides. Mais ces reflets noisette appellent-ils à l'aide ? Ou m'implorent-ils de faire comme si... ?

Alors, instinctivement, je fais un pas en arrière.

Mais non, pas instinctivement, lâchement !

Le temps de reprendre mes esprits, de m'insurger contre l'ignominie, il est trop tard. Sans me voir, il est sorti pour regagner son bureau duquel, d'habitude, il ne sort jamais.

Mais il faut que j'agisse : je ne peux pas m'en aller comme cela...

Je pénètre enfin dans cette pièce où Noémie a déjà rangé ses affaires... Nous sommes seuls et elle me jette un ultime regard fuyant avant de s'éclipser. Mais auparavant, ces mots se sont échappés :

— S'il te plaît...

Et le silence revient : lourd, oppressant. Dois-je la rattraper ? Aller voir ce porc pour le démonter ? Nous en rêvons tous. Mais non, anesthésié par la soudaineté du déroulement de ces dernières minutes, je ne fais rien. J'agis alors comme tous les

vendredis : je regagne le parking et repars de ces bâtiments vieux et sinistres, surtout dans la froideur de ce soir de novembre.

Ma femme n'est pas encore arrivée, elle finit toujours tard en fin de semaine, l'hôpital manque de bras et les dépassements, non payés, sont légion.

Je vais préparer le repas : une salade, des œufs et un peu de fromage feront l'affaire. Tout est mécanique, mon esprit est vide. Et je refuse, inconsciemment, qu'il se remette à fonctionner. Nous ne sommes pas samedi, ni dimanche, mais je l'alimente d'un petit whisky bien tourbé, comme je les aime. Et lui, mon cerveau, aussi. Les arômes forts et boisés rétablissent peu à peu ma capacité mentale.

Que vais-je faire lundi ? Je dois lui parler, il n'est pas possible que de tels comportements perdurent dans un endroit où, normalement, le savoir et le respect doivent élever les âmes.

La porte claque : Aline est rentrée. Elle sourcille un peu à la vue du breuvage que j'ai presque terminé. Normalement, je l'attends pour l'apéro du début de week-end.

Je lui décoche un sourire un peu forcé. Elle n'est pas dupe, elle décrypte mon comportement mieux que moi-même.

— Journée difficile ?

Je hoche la tête mais ne répond pas. Elle a l'habitude de mes silences et sait, sans me brusquer, qu'elle saura la raison de mon mal-être.

La soirée est calme, le feuilleton de la 2 n'arrive pas à me vider de mes pensées sombres. J'ai même l'impression de somnoler parfois mais avec la tête serrée dans un étau.

Ma nuit est agitée, entrecoupée de réveils dont un me laisse dégoulinant de sueur. Et le samedi puis le dimanche passent sans m'éclairer sur mes possibilités d'action, sur mes agissements futurs.

Et au dernier repas du week-end, je tente un appel à l'aide un peu masqué :

— Tu ferais quoi si une de tes collègues avait des problèmes avec un supérieur ?

Les yeux d'Aline brillent en me fixant : nous y voilà, il a mis le temps !

— Qu'est-ce que tu appelles un problème ?

Je me tortille sur ma chaise, ne sachant pas comment tourner mes questions sans exposer exactement l'horreur de ce vendredi.

— Je ne sais pas moi, un comportement un peu déplacé...

Bien évidemment, elle va finir par comprendre, mais je ne veux pas, pas encore, lui faire un récit détaillé. Elle hausse les épaules.

— Je pense que j'en parle avec elle puis, si elle le veut, je l'aide dans la mesure de mes moyens.

Je serre les dents : ces paroles sont d'évidence mais comment arriver à les mettre en application ? Je change de sujet. Ma femme est surprise, elle attendait visiblement des confidences. Mais pour l'instant, je suis incapable de les faire.

Après la récréation de dix heures nous avons l'habitude de travailler ensemble, avec ma collègue de sciences, pour préparer nos cours. Nous avons tous les deux une heure de « trou » avant de retrouver des élèves à onze heures.

— Dis donc, tu es avec moi ? Cela fait deux fois que je te demande la même chose !

Je soupire. Elle a raison, je ne suis pas là. Je suis assis à deux mètres de ce carré de table sur lequel ce porc était assis et cette vue me révolte.

— Non, désolé. Inutile d'insister, je n'y suis pas ce matin...

Je la regarde : elle aussi est jeune, elle est au lycée depuis trois ans seulement.

Et si ?

— Rien à voir avec nos préparations mais le petit chauve, là-bas dans son bureau, tu vois qui ? Il nous méprise et est un maître dans l'art de rabaisser tout professeur qui ose le contredire, nous le savons tous. Mais as-tu entendu d'autres ragots sur lui ?

Elle me regarde un peu étonnée et sent mon trouble. Elle s'approche pour me parler plus discrètement.

— Je sais que tu restes le moins possible au bahut mais je pense quand même que tu sais pourquoi sa secrétaire est partie ?

J'essaie de me rappeler. Je ne me déplace jamais jusqu'aux bureaux directoriaux, dans le bâtiment central, au milieu de la cour. Depuis quelques années maintenant, je ne fais plus que mon travail, sans plus. Et j'évite tout contact avec l'administration qui ne fait qu'aggraver les problèmes dès qu'elle est sollicitée.

— Je sais qu'elle a fait une dépression et qu'elle n'a pas voulu revenir ici, dans ce lycée, ensuite.

Un non de la tête me répond :

— Ils ont étouffé là-haut mais il la harcelait, moralement surtout. Elle n'a jamais voulu nous dire s'il y avait plus. Mais moi je suis certaine que ce petit chef, qui se croit supérieur, a tenté d'aller plus loin. Il faut être une femme pour le voir mais ses regards sont abjects. Systématiquement, il te dit bonjour en te regardant droit dans les yeux, pour asseoir son autorité. Puis ses deux petites billes t'examinent, te scrutent, de haut en bas. Moi j'ai l'impression qu'il me déshabille. Jamais je ne resterais seule avec lui dans une pièce !

Je suis sidéré : je n'ai rien vu ! Jamais je n'aurais pensé...

— Merci, j'avais eu des retours dans ce sens, tu me confortes dans mon opinion. C'est donc pour cela que la nouvelle secrétaire a mon âge et une allure presque masculine. Ils ont eu les chocottes au rectorat !

Ma phrase est un peu bancal, sensée être drôle, mais je n'ai pas trouvé mieux.

C'est décidé : cet après-midi, je vais entreprendre une approche auprès de Noémie.

Et je vais essayer d'appliquer les préceptes de ma femme.

Elle aussi a un « trou » en deuxième heure. Moi normalement je repars, mes cours terminés à ce moment de la journée. Elle est déjà en salle des profs et a sorti des copies, s'appêtant à les corriger.

Elle lève les yeux quand je rentre et, tout de suite, son front se crispe, ses yeux s'affolent. Deux autres collègues sont installés sur des ordinateurs derrière son dos. Elle me fait un petit non de la main, me suppliant de m'éclipser. Mais je ne le peux pas : je dois comprendre, je dois l'aider, je dois intervenir. Impossible de laisser faire !

Je lui fais un petit signe, la priant de me suivre dans le hall.

Elle se fait plus petite, voudrait disparaître, mais sait en elle-même qu'un échange de mots, de silences, de regards entre nous, est devenu inéluctable.

Elle se lève en soupirant et m'emboîte le pas, les épaules chargées de cette fausse culpabilité qu'elle ressent malgré sa stature de victime.

Les mots sont difficiles : elle soupire, pleure, me prend les mains, les relâche, me demande, me prie, m'interdit, se soulage, se culpabilise, m'implore de nouveau ; ne sait pas tout simplement...

Son récit est haché. Elle se confie, soulagée certainement de pouvoir enfin oraliser l'innommable. Cela dure depuis deux mois. Il connaît son emploi du temps et surgit à l'improviste plusieurs fois par semaine.

Elle esquisse sans m'en dire davantage, comme pour m'épargner, les détails des attouchements. Et j'en devine plus encore : glaçant et à vomir.

En l'écoutant j'ai élaboré une suite possible, pas forcément la bonne, mais la seule que je pense pouvoir lui proposer sans la placarder, sans la victimiser, auprès de notre entourage professionnel. Nous en débattons, je ne veux rien lui imposer : elle accepte, semblant reconnaissante.

Ensuite, si elle le veut, si elle s'en sent capable, je l'aiderai à aller plus loin. Nous nous quittons sur un sourire, persuadés d'avoir pris la moins mauvaise des décisions.

Non seulement la nouvelle secrétaire n'est vraiment pas féminine mais elle n'est pas commode. Malgré mes demandes réitérées, elle refuse de me laisser passer : monsieur le proviseur est en visioconférence !

Laissant ma galanterie de côté, je l'écarte gentiment. Puis j'ouvre la porte du bureau directorial. Il est penché sur un plan du lycée, des futurs travaux peut-être. Il me regarde pénétrer dans son antre. Il le ressent comme une agression envers son auguste personne ; cela se voit, cela se sent, je m'en réjouis. Mais il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche. La scène est rapide, je ne compte pas rester plus que nécessaire dans ce lieu qui me révulse. De quel théâtre ignoble a-t-il été le témoin ?

— Je n'ai pas grand-chose à vous dire. Je suis passé en salle des profs vendredi soir et j'y ai vu une scène répugnante. Je vous préviens que si j'ai de nouveau vent de ce genre de comportement, non seulement je vous éclate, mais je vous jure que votre réputation va voler en éclats !

Et sans attendre de réponse que, de toute façon, il ne trouve pas, je ressors en bousculant le dragon figé dans l'entrée.

Adviennent que pourra !

Quinze jours déjà depuis ma sortie musclée dans le bâtiment administratif. Tout semble redevenu calme. Je n'ai pas beaucoup croisé ma jeune collègue de français, mais elle m'a souri plusieurs fois, me rassurant d'un regard.

Quand j'arrive en salle des profs, un silence pesant m'accueille. Quelques collègues sont assis, d'autres debout, mais tous sont figés. Et au milieu, le proviseur-adjoint, rarement de sortie aussi tôt dans la journée, vient visiblement de finir de parler.

Une main me prend l'épaule et Phil, un de mes seuls amis dans ce lycée, me susurre à l'oreille la nouvelle atroce :

— C'est Noémie, elle a fait une tentative de suicide. Elle est à l'hôpital. On ne sait rien de plus...

Je ne me rends plus compte de rien : où je suis, ce que je fais. Ce sont deux profs d'atelier costauds qui arrivent à me maîtriser. J'ai démembré deux fauteuils et atomisé une dizaine de casiers.

L'infirmière, prévenue très vite, me fait ingurgiter des calmants : ils n'ont pas compris, bien sûr...

Et après une heure de repos, je peux rentrer chez moi : les dents serrées, incapable de sortir un mot, écartelé par ma culpabilité.

Mon toubib passe à la maison, me donne d'autres médicaments : il parle de dépression...

Au bout de quelques heures, la parole revient comme un torrent indompté, désordonnée, sans cohérence. Mais finalement si claire.

Et pour la première fois, je vois le reproche et l'incompréhension dans les yeux de celle avec qui je vis en harmonie depuis si longtemps.

Et pendant de longs jours, ces mots vont tourner, tourner :
J'aurais dû, j'aurais dû....

C'est bientôt Noël, j'ai finalement décidé de retourner au lycée après les vacances, la maison est trop petite pour mes idées grises.

Il va falloir beaucoup parler avec les collègues, beaucoup se soutenir. Mais cela devrait être plus facile maintenant.

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec une jeune femme. Elle est forte et si elle ne l'est pas assez, je serai avec elle, je le serai pour elle.

Elle arrive. Elle est encore bien pâle et a essayé de le dissimuler sous un peu de couleur.

Elle me sourit : nous nous faisons la bise, comme d'habitude au boulot, avant. Puis nous franchissons la grille.

Le planton nous demande ce que nous voulons puis nous laisse passer : nous sommes attendus, nous avons rendez-vous avec le commissaire...

Fin